Presented by the author.
Jerusalem, January 21. 1953

13.

AMATUS LUSITANUS

par le Dr J.O. LEIBOWITZ (de Jérusalem)

EXTRAIT DE LA REVUE
D'HISTOIRE DE LA MEDECINE HEBRAIQUE
JUILLET 1952, N° 13

AMATUS LUSITANUS

par le Dr J. O. LEIBOWITZ (de Jérusalem).

La personnalité de l'auteur que nous étudions peut réellement être considérée comme la première dans son genre, parmi les médecins juifs du XVIme siècle.

La vie et l'œuvre d'Amatus méritent d'être étudiées à cause de la richesse du sujet, du point de vue de l'historiographie moderne, laquelle ne se contente pas de la fixation chronologique des événements, mais qui essaye de pénétrer la personnalité envisagée, en tenant compte des conditions spirituelles et sociales de l'époque, tout en essayant de sonder ses secrets psychiques.

Dans ses recherches, Amatus nous montre la richesse et l'étendue de la culture de la Renaissance, et dans sa vie, il nous fait connaître ses luttes de Juif marrane dans une ambiance étrangère.

Il naquit en 1511, de parents marranes, dans la ville de Castello Branco, au Portugal; au cours de son baptême, à l'église, il reçut le nom de Juan Roderigo.

Ses parents, qui étaient chrétiens, mais uniquement en apparence, lui enseignèrent la tradition juive, l'appartenance à la foi juive et la connaissance de la langue hébraïque.

Pour ses études médicales il se rendit à l'Université de Salamanque, en Espagne, une des plus réputées, à cette époque en Europe. Voici ses études telles que nous les apprenons de sa biographie. Il commença par l'étude du grec, de la logique, des mathématiques, de la musique et passa ses examens dans ces matières, après deux ans; pendant les quatre années qui suivirent, il fréquenta les cours de philosophie naturelle selon Aristote, et ceux de métaphysique, d'éthique et de la médecine. Comme on voit, les études médicales d'un jeune étudiant de cette époque comportaient un enseignement multilatéral.

Amatus fait l'éloge de ses cours universitaires, mais il constata des lacunes dans ses études pharmacologiques et anatomiques, deux matières dont il s'occupera plus tard, tout particulièrement dans ses recherches personnelles.

Amatus reçut son diplôme vers l'année 1530. Il exerça un certain temps en Espagne et retourna au Portugal, où il travailla en différents endroits, mais il vécut principalement à Lisbonne. En de-

hors de son activité scientifique il participa également à des discussions scientifiques publiques. Mais il ne se passa pas longtemps et la situation des convertis devint plus dangereuse, surtout à la suite de l'intensification des persécutions contre les médecins marranes qui constituèrent, d'après leurs ennemis, la majorité des médecins du pays.

Par crainte de la domination de l'inquisition, Amatus quitta le Portugal et se rendit à Anvers, en 1533, à cause de l'esprit libéral qui régnait dans les Pays-Bas.

Amatus entreprit une intense activité médicale et il eut, parmi ses clients, le Consul du Portugal et le maire de la ville.

C'est à Anvers qu'il publia son premier livre sur la botanique médicale, en 1536, sous le titre de « Index Dioscoridis ». C'est le seul ouvrage qu'il ait publié sous son nom chrétien de Joannus Rodericus. Dans ses autres ouvrages, il s'appelle Amatus Lusitanus : « Amatus », d'après le nom de famille de ses parents qui s'appelèrent en hébreu Habib (*aimé*) (nom espagnol très répandu), « Lusitanus », d'après son pays natal, le Portugal (en latin : *Lusitania*).

Le nom « Amatus » était comme une sorte de surnom littéraire qui, d'après le sentiment de l'auteur, aurait indiqué son lien avec le judaïsme.

Nous ignorons si Amatus a fréquenté d'autres Marranes à Anvers. Toutefois, nous devons rappeler que Garcia Mendes et son neveu Don Joseph Nassi se réfugièrent, également à cette période du Portugal, à Anvers, où demeura déjà auparavant son beau-frère Diego, directeur de filiale de la banque Mendes. On peut supposer que c'est ici que se créèrent les relations entre Amatus et la famille Nassi, qui reçurent leur expression beaucoup plus tard, lorsque Amatus dédia sa sixième « Centuria » à Joseph Nassi, en 1560, à Constantinople.

A cause de la vie spéciale cachée, souterraine des Marranes, ces relations ne figurent pas dans les écrits d'Amatus.

La réputation d'Amatus — en tant que médecin et savant — parvint à la connaissance du gouverneur, le Duc Hercule d'Este II, de Ferrare (Italie), qui l'invita pour enseigner la médecine à la Faculté de cette ville.

C'est avec plaisir qu'il répondit à cette invitation, attiré par la gloire et l'éclat de la Renaissance italienne.

Il est vrai aussi qu'en raison des conditions de vie générales des Marranes il ne voulait pas rester longtemps au même endroit et, après sept ans de séjour à Anvers, il partit, en 1540, à Ferrare où il séjourna à nouveau seulement sept ans. C'est à cette période que sont arrivés également à Ferrare les Juifs chassés de Naples, parmi lesquels citons la famille des Abravanel. Il régna alors, non seulement une liberté religieuse totale, mais également une liberté scientifique. Amatus vanta les savants de Ferrare à cause « de leur atta-

chement aux études précises, particulièrement en botanique et en médecine, étant donné que les médecins sont des chercheurs appliqués en sciences naturelles ».

Il se réjouissait de l'amitié de Brassavola, qui a publié des travaux sur les plantes médicinales, et de celles de l'anatomiste Canano et du botaniste anglais Falconer. Il avait assisté aux dissections de cadavres par Canano, et dans une des « Centuriae », il écrit qu'il avait lui-même disséqué douze cadavres, chiffre extrêmement élevé à cette époque toute récente de l'anatomie nouvelle. Il a fait des expériences sur des cadavres, afin d'étudier les moyens d'exécuter ultérieurement des interventions chirurgicales déterminées sur l'homme malade (Centuria I. obs. 61).

Malgré son activité fébrile, Amatus n'a rien publié pendant son séjour à Ferrare, il en fut de même jusqu'en 1551; pourtant il lui aurait été possible d'apporter des découvertes basées sur une grande expérience et une large connaissance de la littérature.

Pendant son séjour à Ferrare, Amatus reçut, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Pologne à Venise, l'invitation de remplir les fonctions de médecin de la Cour d'Auguste Sigismond II, roi de Pologne, après que son médecin, le nommé Salomon Askenazi (également d'Italie) eut quitté la Cour pour se rendre à Constantinople.

Amatus déclina cette invitation et accepta celle que lui adressa la République libre de Raguse (Dubrovnik), d'y remplir les fonctions de médecin municipal. On n'a pu s'expliquer jusqu'à ce jour pourquoi Amatus a quitté Ferrare et abandonné sa chaire à l'Université. On peut toutefois supposer qu'en tant que Marrane, il ne désirait pas rester longtemps à la même place, mais on peut également supposer que déjà à ce moment il envisagea de se réfugier en Turquie, où la tolérance religieuse attirait son cœur; et Raguse (Dubrovnik) apartenait alors à la Couronne ottomane et elle pouvait lui servir de lieu de transit.

Amatus quitta Ferrare en 1547 et passa provisoirement à Ancône, qui était plus près de Raguse, pour y attendre les documents officiels. Là, il s'est à nouveau créé une très grosse clientèle. Il fut appelé à donner ses soins à la sœur du Pape Jules II, et fut le médecin attitré de plusieurs couvents.

Dans ses Centuriae IV et V, il décrit les maladies des moines ; certaines parties furent supprimées de ses ouvrages parce qu'elles ne trouvèrent pas grâce devant la censure ecclésiastique, comme nous l'apprenons d'après ses notes parues en 1584, sous le titre de « Index Expurgatorius ».

A Ancône, Amatus se consacra avec beaucoup de détermination à ses travaux scientifiques et, deux ans plus tard, en 1549, il termina sa Ire Centuria, dans laquelle il recueillit cent observations; en tout il écrivit sept Centuriae (de 1549 à 1561) qui lui valurent une très grande réputation d'éminent auteur médical en médecine

générale, en anatomie, en chirurgie, en dermatologie, en psychiatrie, etc... C'est en 1549 qu'il termina également son commentaire de Dioscoride, sur la botanique médicale.

Il avait alors trente-huit ans et accomplit déjà une importante œuvre pratique et scientifique.

Parfois on l'appela en consultation dans d'autres villes; et aussi auprès du Pape Jules III, et d'autres malades à Rome.

Il profita toujours de ces occasions pour rencontrer d'autres médecins et pour enrichir encore ses observations dans l'étude des plantes, pour son livre consacré à Dioscoride.

Lorsqu'il fut appelé, à un moment donné, auprès d'un membre de la famille ducale Colonna et que le malade n'a pas exécuté ses prescriptions, Amatus refusa de donner d'autres soins, malgré toutes les supplications; il écrivit qu'aucune considération d'honoraires, de rang ou de situation du malade ne sauraient l'amener à diminuer la dignité de la profession médicale.

Il consacra d'ailleurs un chapitre spécial à l'explication de ces faits (Cent. III. 11).

En 1551, il reçut une autre invitation lui proposant d'accepter les fonctions de médecin de la Cour du roi de la Valachie, mais il la refusa. Dans la même année, il se rendit à Florence, où il publia la 1re Centuria, qu'il dédia à Cosmo de Medici. Ici il donna également de nombreuses consultations aux notabilités de la ville.

Cependant que s'affirmait son succès moral et matériel éclata la tempête.

Ancône — son lieu de séjour — se trouvait à ce moment dans la région papale. Après la mort du Pape Jules III (1555) — qui fut très favorable aux Juifs et aux Marranes — succéda Paul IV.

Aussitôt après, de nombreux décrets furent promulgués contre les Juifs, leurs terres et domaines furent expropriés. Il fut interdit aux médecins juifs de soigner les chrétiens, des ghettos furent établis et beaucoup de Marranes furent arrêtés et torturés. Vingt-trois Marranes furent assassinés à Ancône.

La maison, et en particulier les manuscrits et les livres d'Amatus furent pillés. Lui-même ne dut son salut qu'à sa fuite à Pesaro et ensuite à Raguse. Il regretta surtout la perte de la Ve Centuria et de ses commentaires sur Avicenne. Heureusement, ses amis réussirent bien à récupérer la Centuria, mais pas le commentaire sur Avicenne. Les persécutions dont souffrit Amatus, malgré sa haute situation, étaient dues — pour une grosse part — à la haine particulière que lui vouait le botaniste très connu, Matthioli, qui se sentit offensé par les critiques, rapportées par Amatus dans son livre sur Dioscoride.

Amatus séjourna encore trois ans à Raguse (1555-58). Il travailla en toute tranquillité et avec fruit. La République (de Raguse) était toute proche du chemin qui conduit de l'Orient à l'Occident,

et loin des persécutions religieuses. Amatus y soigna les plus grandes personnalités de la ville, et même le fils du sultan de Turquie. C'est dans cette ville qu'il termina sa VIe Centuria, en l'année 1558. Toutefois, sur l'édition. c'est l'année 1559 qui figure comme date de publication; mais Amatus y ajoute également l'année 5319, correspondante au calendrier hébraïque. Mais, même à Raguse, il ne désire pas rester longtemps et en 1558 il se rend à Salonique, où se trouvait une très grande communauté juive, à laquelle le sultan Bajazet accorda toute sa faveur. Ici, Amatus put enfin librement pratiquer sa foi.

Il fut l'objet de tous les honneurs en tant que médecin très estimé, et donna ses soins particulièrement aux malades juifs. Il termina ici sa VIIe Centuria, en l'année 1561.

A partir de cette date, et jusqu'à sa mort, il n'a plus rien écrit, et nous n'avons plus aucun renseignement sur les dernières années de sa vie. Il mourut en 1568, en plein exercice de sa profession, au cours de l'épidémie de peste qui sévissait à Salonique (d'après le témoignage de Machado). Malgré toutes les recherches, on n'a jamais retrouvé sa tombe. Toutefois, nous savons bien l'épitaphe poétique que lui consacra son ami intime, Didacus Pyrrhus, l'humaniste marrane.

Les cinquante-sept années de sa vie sont remplies de changements, de déplacements, de pérégrinations et de souffrances, mais également de grandeur d'âme (voir son Serment médical) et de fécondité extraordinaire dans ses travaux scientifiques et pratiques.

Ouvrages de botanique médicale (Materia medica). — Le premier livre que publia Amatus eut pour sujet la botanique et parut sous le titre de « Index Dioscoridis », en 1536, à Anvers. L'ouvrage n'était pas complet et ne porta que sur les deux premiers livres de Dioscoride, l'auteur grec le plus profond dans l'étude des plantes, qui vécut à Rome dans le premier siècle de notre ère.

Amatus continua ses recherches botaniques et publia en 1553, à Venise, son travail complet, intitulé « In Dioscoridis... enarrationes », qui a atteint six éditions.

Dans son édition de 1558 (à Lyon), l'ouvrage comporte 807 pages et une trentaine de planches, et des gravures remarquables sur bois représentant des plantes, mais aussi toutes sortes d'animaux et d'oiseaux.

Les noms des plantes et des animaux figurent en grec, en latin, en italien, en arabe et parfois même en français et en allemand. Cette période fut celle de la renaissance des savants botanistes.

« L'Index Dioscoridis », première publication d'Amatus, était une des plus anciennes dans cette spécialité ,devançant Gesner, Fuchs et les autres pères de la botanique nouvelle. Dans sa deuxième publication, en 1553, Amatus se sert de ses observations

originales qu'il a recueillies au cours de ses multiples voyages; il étudia les publications les plus anciennes depuis Dioscoride et Pline, jusqu'à son époque, et il corrigea les erreurs qu'il avait trouvées dans les écrits de ses prédécesseurs et dans ceux de ses contemporains.

Dans la correction des erreurs, il ne ménagea personne, même pas ses meilleurs amis, comme Brassavola, ou son proche parent Brudus.

Il mit également en évidence un certain nombre d'erreurs commises par Matthioli, dans le commentaire italien sur Dioscoride, paru en 1544.

Mais l'amour de la vérité et la rectification des œuvres écrites par les plus grands de l'époque ne manquèrent pas de lui attirer des inimitiés. Matthioli, l'éminent botaniste et médecin de la Cour de Vienne, était un homme difficile qui ne toléra aucune critique.

Déjà, avant d'avoir publié son livre contre les rectifications d'Amatus (1548), Matthioli s'adressa à ses amis et attaqua Amatus en des termes d'une grossièreté sans bornes.

Mais le principal argument qu'il invoqua contre Amatus fut son accusation d'hérésie, accusation qui marqua la destinée d'Amatus et lui attira des persécutions de la part de l'Eglise. Ce n'est que par hasard qu'Amatus réussit à prendre la fuite pour échapper ainsi aux foudres de l'inquisition.

Dans une lettre qu'il a adressée à Joseph Nassi, à l'occasion de sa VIe Centuria, Amatus rappelle qu'il a aussitôt répondu dans un article à Matthioti et l'avait adressé à l'impression, à Venise; mais il ajouta : « Je suis persuadé que l'Eglise ne manquera pas de détruire ma réponse ». Amatus ne s'est point trompé. La réponse n'est jamais parue, et ne nous est jamais parvenue.

Il n'est pas dans notre intention de nous arrêter sur le bien-fondé des attaques et insultes dirigées contre Amatus par Matthioli. Le grand anatomiste Vésale, son contemporain, n'a pas moins souffert des attaques publiées contre lui en son temps; son maître, le grand anatomiste Sylvius, de Paris, ne disait-il pas de lui, lors de la publication de son livre « Fabrica » : « Vésale le fou, dont le souffle a empesté et empoisonné l'Europe ». Malgré ces affronts, les travaux d'Amatus ne lui valurent pas moins une réputation mondiale dans l'étude des plantes médicinales, attestée également par les plus grands historiens de la botanique (par exemple, Meyer).

Les ouvrages médicaux d'Amatus représentent sept volumes appelés Centuriae , car chacun d'eux contient cent cas (observations) avec la thérapeutique et les discussions; beaucoup de cas — curationes — sont suivis d'explications qui éclairent les différentes idées concernant ces cas, ainsi que les préoccupations nosologiques, la méthode thérapeutique et l'élaboration scientifique du sujet.

Beaucoup sont exprimés sous forme de discussions ou sous celle de questions et réponses (dialogues).

Les noms des malades sont souvent notés, sans abréviations ; parmi eux on trouve également des hommes très connus. Amatus décrit l'état du malade, son comportement et sa vie.

Il essaya de se libérer de la manière routinière et généralisante et chercha à comprendre l'individualité de chaque cas.

Les détails de la vie des malades, décrits avec une assez grande précision, servirent aux historiens (non médicaux) qui s'occupèrent des Centuriae, uniquement pour y trouver des précisions utiles à leurs sujets.

Ainsi, Abraham Geiger (dans la revue « Otsar Nehmad », Vienne 1875, Cahier II, page 225) s'occupe de la VIIe Centuria, cas 98, où il est question de Yehouda Abravanel, de Salonique, petit-fils de Yehouda Abravanel, l'auteur des « Dialogues sur l'amour », à propos duquel Amatus déclare avoir trouvé, grâce au petits-fils, un livre en latin intitulé « De Cœli Harmonia », qui a disparu, de sorte qu'il est inconnu des biographes du philosophe et médecin Yehouda Abravanel. C'est également de cette façon qu'ont procédé les historiens yougoslaves dans la description de certaines maladies ayant sévi, lors du séjour d'Amatus, à Raguse.

Tout en conservant son attachement aux théories hippocratiques et galéniques, et même à celles des auteurs arabes, Amatus ne reste pas moins un chercheur indépendant, comme il l'a montré dans ses recherches botaniques. Toutes ses démonstrations sont basées sur l'investigation et l'observation précises.

Souvent, en s'occupant de questions anatomiques, il déclare « qu'un médecin ou chirurgien qui soignerait une maladie sans un diagnostic précis du siège du mal, ressemble à un charpentier aveugle qui découperait du bois pour faire une chaise » (Centuria II, 83).

Dans sa Ire Centuria 51, Amatus insiste sur son importante découverte des valvules veineuses, découverte faite au cours de ses recherches sur la veine Azygos du cadavre. La description est vivante et captivante. Nous voyons Amatus, en 1547, à Ferrare, entouré d'une grande assemblée de savants, devant laquelle il procède à des dissections de cadavres, sur lesquels il démontre, pour la première fois dans l'histoire de l'anatomie, que sur les parois intérieures des veines se trouvent des valvules qui obligent le sang à couler dans une direction déterminée et l'empêchent de refluer. Amatus se servit d'une expérience; il fit entrer de l'air dans une veine et démontra que dans une direction l'air passait avec facilité, alors que, si on insufflait l'air dans la direction opposée, la veine se gonflait à cause des valvules qui empêchèrent l'air de progresser. Longtemps on attribua cette découverte au grand anatomiste Canano, à la suite d'une mauvaise interprétation du texte

latin d'Amatus, car en réalité il écrit que Canano « l'anatomiste distingué se trouvant au milieu de l'assemblée des savants, a vu lui aussi les valvules » lorsque Amatus montra sa découverte. La découverte des valvules fut attribuée injustement aussi à Fabricius, comme cela fut démontré à une période bien postérieure.

Dans d'autres faits nous voyons de nouveau Amatus apporter des innovations. Il s'écarte de Galien, dont il démontre les erreurs: il déclare que le nerf optique n'est pas creux et que la cavité utérine n'est pas divisée en deux parties comme l'affirmait Galien. Amatus décrit la structure glandulaire du sein et en tire des conclusions pour le traitement de la mammite.

Il utilisa l'alimentation rectale pour nourrir le malade atteint de rétrécissement de l'œsophage. Il donne également une description précise de l'hypertrophie de la rate et de l'asthénie chez les malades atteints de malaria chronique.

La IVe Centuria 76, débute par ces mots : « Ibn Meir de la ville appelée aujourd'hui Safed, en Galilée, âgé de 33 ans, a souffert au cours de l'année de fièvre quarte, etc... » Dans cette observation il mentionne l'anémie, l'hypertrophie de la rate et la tendance aux hémorragies graves, qui constituèrent, à ce moment, la principale preoccupation dans son traitement. Parmi ces innovations en thérapeutique, nous devons mentionner l'invention d'un obturateur dans un cas de perforation congénitale de la voûte du palais. Cette grave perforation du palais, Amatus l'a traitée par la mise en place d'une plaque d'or avec crochet, qu'il introduisit et maintint dans la bouche grâce à une éponge. Par l'invention de cet appareil, Amatus a devancé le grand chirurgien français Ambroise Paré, lequel n'avait décrit son obturateur qu'en 1561, donc quelques années après la découverte d'Amatus.

Une des plus importantes découvertes d'Amatus était l'évacuation du pus collecté dans la cavité thoracique dans l'inflammation de la plèvre (Empyème).

Jusqu'à son époque on ouvrait le thorax au niveau des côtes supérieures et non à la base, par crainte d'une lésion du diaphragme, qu'on appelait à l'époque, ligamentum transversum; naturellement, en ponctionnant si haut on n'obtenait jamais de bons résultats étant donné que d'un niveau si élevé le pus ne pouvait pas s'écouler à l'extérieur. Amatus décrit sa découverte dans la Ire Centuria, 61.

C'est grâce à des expériences sur le cadavre qu'Amatus prouva le bien-fondé de son idée. En 1547, lorsqu'il s'occupa de l'enseignement de l'anatomie à Ferrare, il ordonna au jeune frère de Vésale, qui était alors son élève, d'exécuter l'expérience; il constata que la perforation à un niveau aussi bas que le deuxième et le troisième espace intercostal (en comptant de bas en haut) ne provoquait pas la blessure du diaphragme. Lorsqu'il eut l'occasion de soigner une

malade atteinte de pleurésie purulente, il proposa, au cours d'une consultation avec d'autres médecins, de drainer en incisant le plus bas possible. Il écrivit les lignes suivantes, qui constituent une belle leçon d'introduction à la méthode nouvelle : « Dans mes arguments, je me suis davantage appuyé sur l'expérience anatomique elle-même que sur les conceptions d'Hippocrate ».

L'incision fut faite entre les troisième et quatrième côtes (en comptant de bas en haut) et la malade a guéri.

Vésale a également exécuté une telle opération en 1547, mais il n'a pas réussi à draîner le pus, mais seulement du sang et la malade mourut.

Outre ces descriptions nous trouvons, dans la IVe Centuria, cas 19, une observation intéressante concernant des troubles de la miction et de nombreux détails urologiques; le traitement consistait en une dilatation du canal uréthral par des bougies de grosseurs variables enduites d'huile. Après la dilatation de l'urètre, l'auteur envisage la destruction (il parle même de l'extirpation !) des « excroissances du col de la vessie ». Dans ce but il introduisait des sondes de plomb dont les bouts étaient remplis d'une substance caustique; cette méthode est l'ancêtre du traitement actuel du prostatisme par résection transuréthrale.

Nous y trouvons également des renseignements sur la syphilis, qui réapparut au début de la Renaissance.

Les Centuriae se distinguent, non seulement par la description d'un grand nombre de découvertes, mais aussi par la classification originale des sujets.

En effet, des traités médicaux comprenant toute une collection d'observations médicales, avec la mention des noms des malades et une courte référence à leur origine ou leur profession, ne se trouve chez aucun auteur avant Amatus, à l'exception de quelques traités pseudo-hippocratiques.

Les Centuriae étaient très aimées par la masse des lecteurs. Friedenwald énumère 23 éditions (les livres de botanique compris). Leur lecture est très attachante. La division de la matière en autant de descriptions spéciales qu'il y avait de cas médicaux individuels, dont certaines, plus courtes, représentant même une valeur littéraire était, à l'époque, une grande innovation pour les lecteurs.

Aux immenses traités didactiques de médecine et de sciences naturelles, de Pline et d'Oribiase, d'Ætius ou d'Avicenne, les Centuriae opposèrent la grâce de la simplicité et permirent en outre aux lecteurs de lire une ou deux observations à la fois, sans se heurter à des longueurs linguistiques ou à des descriptions sans fin, comme chez les auteurs mentionnés.

L'impression elle-même est une des plus belles parmi les éditions de la littérature médicale ancienne. De même le petit format (15 cm. sur 11 cm.) du volume (sauf l'édition de Proben à Bâle,

Curationum Medicinalium

AMATI LVSITANI

MEDICI PHYSICI

PRAESTANTISSIMI

CENTVRIAE DVAE,

Quinta videlicet ac Sexta,

In quarum vltima Curatione continetur

Colloquium eruditissimum, in quo doctissime disputatur, & agitur de curandis capitis vulneribus:

Cum Indice omnium curationum quae ipsis Centurijs continentur, omnia nunc primum in lucem aedita.

Cum Priuilegio Illustriss. Senatus Veneti.

VIN CENT

VENETIIS,

Ex Officina Valgrisiana,

M D LX.

Vᵉ et VIᵉ Centuriæ - Venise 1560

Amati Iusiurandum.

IVRO Deum immortalem, & sanctissima eius decem oracula, quae liberato ab Aegyptiaca seruitute populo, Mose interprete, in monte Sinai data sunt, me nihil prius aut antiquius in iis meis curationibus duxisse, quam ut illibata rerum fides posteris traderetur, nihil finxisse, nihil addidisse aut commutasse ommnium gratia: id tamen unum semper studuisse, ut utilitas ad mortales proueniret, neminem laudasse, aut uituperio affecisse ut priuatis affectibus indulgerem, nisi id ueritatis studium exposceret. Si falso, Deum & Raphaelem eius ministrum iratos semper habeam, nec quicquam in arte medica mihi ad uotum succedat. De mercede praeterea, quae medicis exhiberi solet, non admodum sollicitum fuisse, multos non tantum studiose sed gratis etiam curauisse, mercedes etiam nonnullas a permultis oblatas magno & inuicto animo reiecisse, magis in in eum intentum ut aegrotantes mea opera aut diligentia amissam consequerentur ualetudinem, quam, ut ego eorum liberalitate uel terunico ditior euaderem: eodemque loco semper apud me fuisse cuiusuis religionis homi-

Le serment d'Amatus

en 1566, était plus grande : 31 cm.) produisait également une sorte d'intimité et trouva bonne grâce aux yeux du lecteur.

Il n'existe pas encore de traduction en langue vivante, sauf la traduction en portugais de la Ire Centuria (Lisbonne 1946). La langue d'Amatus est élégante et n'emprunte pas la structure barbaro-latine du moyen-âge, mais elle n'est pas moins une langue morte et difficile à comprendre par les lecteurs de nos jours.

En outre, les éditions d'Amatus sont actuellement introuvables; pour ces deux raisons il est fort difficile à un lecteur de nos jours de se délecter par la lecture du grand médecin juif de la Renaissance, dont les événements de sa vie dramatique et la multiplicité de ses écrits seront toujours susceptibles de provoquer des recherches complémentaires dans cette branche de l'histoire de la médecine.

La morale médicale apparaît spécialement dans le serment d'Amatus. Celui-ci fut publié à la fin de ses VIe et VIIe Centuriae. Son serment est inspiré de celui d'Hippocrate, mais il le dépasse dans sa profondeur morale et dans sa réserve professionnelle. Nous l'avons traduit avec le Dr Simon de l'original latin.

LE SERMENT MÉDICAL D'AMATUS LUSITANUS

« Je jure par Dieu l'Éternel et par ses dix commandements les plus sacrés, qui furent remis sur le mont Sinaï, par l'intermédiaire de Moïse, au peuple délivré de l'esclavage d'Égypte, que rien ne m'a guidé davantage dans mes écrits médicaux que la transmission fidèle des faits dans toute leur intégrité.

Je n'ai rien dissimulé, ni ajouté, ni changé par un effet d'ornement.

Je me suis toujours efforcé à apporter aux hommes ce qui était utile.

Je n'ai loué, ni blâmé quiconque afin de le disposer á l'indulgence, par satisfaction personnelle, mais uniquement si la vérité l'exigeait.

Si je me trompe, que je subisse la colère éternelle de Dieu et de son serviteur Raphaël, et que rien ne réussisse selon mes vœux dans l'art de guérir. Quant aux honoraires qu'il est coutume de donner aux médecins, je ne les ai pas particulièrement sollicités. J'ai soigné beaucoup de malades, non seulement avec dévouement, mais souvent aussi gratuitement.

C'est avec générosité et courage que j'ai refusé les honoraires qui m'ont été offerts par un grand nombre de gens, plus dans l'intention de rendre aux malades, grâce á mon travail et mon dévouement, la santé qu'ils ont perdue, que de m'enrichir, grâce à leurs grandes ou petites libéralités.

J'ai toujours accordé aux hommes la même place, quelle que soit

homines, siue ij Hebraei, siue Christiani, aut Arabicae legis sectatores essent; de dignitate uero non admodum sollicitum fuisse, eandemque diligentiam pauperibus, quam illustrissimis loco natis praestitisse, morbum nunquam produxisse, in praesagiis ea quae sentiebam semper dixisse, pharmacopolarum nemini plus iusto fauisse, nisi ei fortasse, quem & peritia artis & bonitate animi caeteris praestare intelligerem, in medicamentis describendis, prout facultates aegrotantis patiebantur temperamentum semper adhibuisse, commissum mihi arcanum nemini detexisse, nulli mortiferum poculum propinasse, nullã mea opera matronam abortum fecisse, nihil à me in ea ubi curarem domu turpitudinis perpetratum, in summa, nihil à me commissum quod à praeclaro & egregio medico alienum haberi posset, Hippocratem & Galenũ artis medicae parentes semper mihi imitandos proposuisse, non spretis nonnullorum in arte medica excellentium monumentis: in studiorum uero ratione adeo frequentem fuisse, ut nullum quantumvis arduum negotium, me à bonorum authorum lectione auocare potuerit, non rei familiaris iactura, non nauigatio, non crebrae peregrinationes, non denique exilium, quod ut uirum philosophum decet, magno & inuicto animo hactenus sponte subsumi: discipulos quos ad hũc usque diem permultos habui, filiorum loco semper duxisse, eos candidissime docuisse, & hortatum ut bonorum similes euadere studerent, libros in re medica meos nulla animi ambitione edidisse, sed id unum spectasse ut quoquo modo mortalium saluti prospicerem: quod an assecutus sim aliorum iudicio relinquo, certe semper id prae me tuli ac que in uotis maxime habui. Thessalonicae datum, anno 5319.

FINIS.

Suite et fin du Serment d'Amatus fait en l'année 5319 (*année* 1559)

leur religion; qu'ils fussent Hébreux, Chrétiens ou adeptes de la loi arabe.

Je ne me suis pas laissé impressionner par la position élevée du malade. J'ai prodigué mes soins avec le même dévouement aux pauvres qu'aux gens de naissance très illustre.

Je n'ai jamais provoqué ou prolongé une maladie. Dans mes diagnostics j'ai toujours exprimé ce que je ressentais réellement.

Je n'ai point favorisé de pharmacien, plus qu'il n'était juste, sauf celui qui, d'après mon jugement, s'est distingué par la connaissance de son art et la bonté de son âme.

Dans les prescriptions thérapeutiques et la combinaison des médicaments, j'ai toujours tenu compte des forces physiques du malade.

Je n'ai jamais divulgué à quiconque le secret qui m'a été confié.

Je n'ai jamais tendu à quiconque une coupe remplie de poison mortel.

Aucune femme n'a avorté par mon concours.

Je n'ai commis aucun acte malhonnête dans la maison où je prodiguais mes soins : en somme, je n'ai exécuté et commis aucun acte qui ne fut digne d'un médecin célèbre et distingué.

Je me suis toujours proposé comme exemples à imiter, Hippocrate et Galien, les pères de la médecine.

Je n'ai jamais méprisé les œuvres de tous ceux qui se sont distingués dans l'art de guérir.

Je me suis adonné à mes études avec une telle détermination qu'aucune affaire, si importante fut-elle, ne pouvait plus me détourner de la lecture des bons auteurs, ni le sacrifice de tout mon patrimoine, ni les voyages par mer, ni les nombreuses pérégrinations, ni même l'exil. J'ai supporté volontairement cela comme il convient à un philosophe d'un cœur courageux et indomptable.

J'ai eu beaucoup d'élèves jusqu'à ce jour, et je les ai traités comme s'ils avaient été mes fils.

Je les ai instruits avec le plus de sincérité possible en les exhortant à s'efforcer d'égaler les meilleurs.

J'ai écrit mes livres médicaux sans aucune autre ambition mais avec le seul dessein de veiller de quelque manière que ce soit à la santé des hommes.

Si j'y suis parvenu, je laisse aux autres d'en juger.

En tous cas, tel est le but que je me suis proposé et qui a été l'objet de mes prières ».

Fait à Salonique en 5319.

BIBLIOGRAPHIE

E.H.F. MEYER : *Geschichte der Botanik,* Kônigsberg, 1857, IV, 385-9.

Max SALOMON : *Amatus Lusitanus und seine Zeit,* Berlin, 1901.

Maximiliano LEMOS : *Amato Lusitano, a sua vida e a sua obra,* Porto, 1907.

Hirsch RUDY : *Amatus Lusitanus,* Archeion 1931, Vol. 13, p. 424.

Ladoslav ŠIK : *Jüdische Aerzte in Jugoslawien,* Osijek, 1931.

Harry FRIEDENWALD : *Amatus Lusitanus* (first published 1937) in his « Jews and Medicine », Baltimore, 1944 (pp. 332-380).

Ladoslav GLESINGER : *Amatus Lusitanus,* Zagreb-Belgrad, 1940.

Cecil ROTH : *The House of Nassi.* 1947-48.

Nino SEMAJA : Chi ha scroperto le valvole dell'Azygos, Amato *Lusitano o G. B. Canano?* La rassegna mensile di Israel, Roma 1950.

ס י כ ו ם.

אמטוס לוזיטנוס הוא הראשון במעלה בין הרופאים היהודים של דורו. בחקירותיו הוא מדגים את העושר והמתח של תרבות הרנסאנס ובחייו את המלחמה של היהודי האנוס בתוך סביבה זרה.

הוא נולד 1511 להוריו האנוסים בקסטלו-ברנקו אשר בפורטוגל וקיבל מהם את ידיעת המסורת העברית. למד באוניברסיטה של סלמאנקה אשר בספרד וקיבל מלבד הדרכה רפואית גם חינוך רחב בשפות היונית והרומית ובפילוסופיה. אחרי שעבר במקצועו זמן מה בארץ מולדתו עבר מפחד מפני האינקויזיציה לאנטורפן ומשם בתור פרופסור לרפואה לפרארה אשר באיטליה. פיתח פעילות מעשית וספרותית רבה ועזב את איטליה בגלל רדיפות הכנסיה. אחרי שהייה קצרה ברגוזה הוא היגר לסלוניקי, אשר שם עבר בגלוי ליהדות ונפטר במגפת הדבר על משמר הבריאות בשנת 1568. שמו אמטוס הוא לאטיניזציה של שם משפחתו „חביב"; נראה שבחר בשם ספרותי זה כדי לסמל את הקשר עם היהדות, אשר היה מוכרח להסתירו בחייו בתור אנוס.

כתביו הבוטניים-רפואיים הנציחו את שמו בתור חוקר הטבע. ספריו הרפואיים הם שבע הצנטוריות המהוות כל אחת אוסף של מאה תיאורי מחלות עם הפתולוגיה ודרכי הריפוי. היה בזה משום חידוש שבכל תיאור הוא נותן ביטוי למהלך האינדיבידואלי של המחלה ואף מזכיר על פי רוב את שמו ומעמדו של החולה. בזה הוא עזב את הדרך השיגרתית של עיבוד החומר בצורת קומפילאציות ענקיות שרוב המחברים הרפואיים הקודמים לו בחרו בה. עם כל הדבקותו בשיטות קודמיו מהיפוקראטס ועד אבן-סינא הוא נוטה לדרך החדישה של רפואת זמנו : ביקורת של גאלנוס ונסיון עצמי, לרבות חקירות אנטומיות עצמיות. מחידושיו יש להזכיר : תגלית מסתמי הורידים; ניקור בית החזה בשטח הבין-צלעתי הנמוך ביותר; תגלית האובטורטור במקרים של חך שסוע; ריפוי דרכי השתן על ידי גישה דרך השפכה; הוספת פרטים מרובים במחלות העגבת, הקדחת, מחלות עצבים ורוח. הוא אחד ממניחי היסוד למוסר הרפואי כפי שהראה זאת בשבועתו שנדפסה בסוף הצנטוריה הששית והשביעית.